

# Les cadrans solaires de la vallée de l'Ubaye



Cadran Chaurand, Tournoux. (Photo Michel Lalos)

Cet article présente les conditions de l'apparition et de l'expansion des cadrans solaires dans l'espace très circonscrit de la vallée de l'Ubaye, dans les Alpes de Haute Provence, du bourg du Lauzet à Maurin et Larche, villages situés à la frontière italienne. Cette vallée a l'inconvénient d'être très fermée à époque ancienne : le verrou glaciaire de Méolans à l'Ouest, les cols de Larche, du Longet et de Vars au Nord-Est, d'Allos, de la Bonette ou de la Cayolle au Sud en rendent l'accès difficile, en hiver en tout cas. Mais elle a aussi eu l'avantage d'avoir entretenu grâce à la transhumance et au colportage des relations commerciales régulières avec les métropoles voisines, Turin, Lyon, Marseille, Nice, et d'avoir de ce fait connu une circulation des idées, des savoirs et des savoir-faire dont témoignent entre autres les cadrans solaires. Par ailleurs son enfermement a sans doute joué un rôle important dans la préservation des cadrans anciens, même si hélas beaucoup d'entre eux ont néanmoins disparu.

Il n'est traité ici que des cadrans de l'époque où leur réalisation était liée à leur fonctionnalité, sur une fourchette chronologique qui couvre à peu près un siècle et demi, autant que les traces subsistantes aujourd'hui permettent de le penser et donc d'en penser la création : du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle aux années 1880. La question des cadrans de création contemporaine n'y est donc pas abordée, ce ne serait pas le même sujet.

L'approche de ce travail n'est pas gnomonique, je ne suis pas physicienne ni experte en appréciation de tracés, et me suis bien gardée d'intervenir dans un domaine qui n'est pas le mien, à l'exception d'une ou deux remarques de détail nécessaires empruntées à l'observation de plus experts que moi sur ces questions. Cette recherche se réclame d'une double approche anthropologique et stylistique, fondée en particulier sur une longue recension d'archives --privées, en accès réservé ou publiques-- françaises ou italiennes, dont les pages suivantes ne rendent évidemment pas compte de manière exhaustive. J'ai en particulier choisi ici de « zoomer » sur la Haute-Ubaye, actuellement observatoire le plus fructueux tant du point de vue des archives que de celui des cadrans préservés.

Je remercie Philippe Sauvageot pour son accueil particulièrement bienveillant et Michel Lalos pour sa collaboration active. Qu'ils sachent tous les deux que j'y ai été particulièrement sensible. Mais chacun connaît l'investissement sans faille de l'un et de l'autre au service des cadrans...

Françoise Alexandre,  
Professeur émérite, Université de Lorraine  
Professeur associé, Université du Luxembourg.

## Les cadrans solaires de la vallée de l'Ubaye.

Le touriste qui aujourd'hui découvre les villages et hameaux de la vallée de l'Ubaye est frappé par l'abondance des cadrans solaires qui ornent encore les façades des anciennes demeures rurales, des églises et des presbytères. Beaucoup de ces cadrans ont été restaurés depuis le début des années 1980, d'autres ont été créés, réactivant une tradition vieille de plusieurs siècles. Beaucoup pourtant ont été irrémédiablement détruits. Le témoignage des premiers voyageurs qui parcourent la vallée au début du XIX<sup>e</sup> siècle est particulièrement précieux pour apprécier l'importance de la présence des cadrans solaires du bas en haut de la vallée à une époque où ni la photographie, ni même la peinture ou la gravure ne nous renseignent précisément sur l'apparence réelle du bâti rural en Ubaye.

Ainsi le comte Christophe de Villeneuve-Bargemont (1771-1829), nouvellement nommé par le gouvernement de la Restauration préfet des Bouches-du-Rhône, entreprend avec l'un de ses frères un voyage à pied qui le mène de Seyne les Alpes au col de Larche et au lac de la Madeleine, frontière avec l'Italie. À la fin de l'été 1815, accompagnés d'un chien et d'un mulet, ils traversent le col Saint-Jean et après le Lauzet, ils découvrent Méolans. Ils sont au début de leur périple et l'une des premières réflexions de Villeneuve-Bargemont dans son récit est relative aux cadrans solaires :

« Une remarque que nous fîmes dans ce village et dans tous ceux qui, par leur situation, jouissent peu de la vue du soleil, c'est qu'on y voit plusieurs cadrans solaires, dessinés avec tout le luxe possible, ornés des plus brillantes couleurs, et surmontés d'une devise en vers français ou latins, contenant des maximes religieuses ou morales, et le plus souvent des louanges poétiquement exprimées. De tels hommages rendus à cet astre par des hommes qui apprécient d'autant plus ses bienfaits qu'ils en jouissent moins, nous parurent avoir quelque chose d'intéressant. Ces cadrans sont communément l'ouvrage des curés, qui, dans leurs loisirs, s'attachent à déployer à l'envi tout leur goût dans le dessin et la peinture, toute leur érudition dans les devises. »<sup>1</sup>

Remarquons l'étonnement du voyageur en constatant la présence de cadrans solaires dans un village qui, en hiver, est privé de soleil et ne le reçoit qu'un petit nombre d'heures en été. Nous y reviendrons.

Un autre voyageur, Frémont-Garnier, nommé inspecteur des contributions et du cadastre à Barcelonnette, publie quelques années plus tard ses *Lettres sur la vallée de Barcelonnette adressées à Mme \*\*\** <sup>2</sup>. Parisien découvrant lui aussi la vallée, il rend compte de ses impressions de voyage dans un récit qui prend comme chez Villeneuve-Bargemont la forme d'une correspondance. Ce sont les villages de Meyronnes et de Larche, à l'autre extrémité de la vallée qui lui inspirent les remarques suivantes :

---

<sup>1</sup> C. de Villeneuve-Bargemont, *Voyage dans la Vallée de Barcelonnette*, Agen, R. Noubel, 1815, p. 17. Document en ligne in google book.

<sup>2</sup> Frémont-Garnier, *Lettres sur la vallée de Barcelonnette adressées à Mme \*\*\**, Digne, chez A. Guichard, 1822. Réédition Françoise Alexandre, Société scientifique et littéraire des Alpes de Haute-Provence et Sabença de la valeia, 2008.

« Nous approchons de la frontière : il ne nous reste plus à voir que deux villages, ceux de Meyronnes et de Larche. Je traverse le premier et par un chemin facile et agréable, j'arrive bientôt au second. Je retrouve sur toutes les maisons de ces villages et des hameaux qui en dépendent, ces cadrans solaires dont la multiplicité m'avait déjà surpris dans ma route. Telle maison en présente sur chacune de ses expositions. Là, brille au milieu des rayons du soleil, le génie du curé du lieu, créateur de toutes ces devises latines ou françaises, en vers ou en prose, bonnes ou mauvaises, dont la lecture est une petite distraction pour le voyageur. »<sup>3</sup>

Enfin, dans un mémoire familial inédit<sup>4</sup>, Jean-Joseph Signoret (1819-1897) évoque son père, Joseph André Signoret (1773-1826), et son activité de cadranier : « Il avait quelques notions d'astronomie et connaissait un peu les mathématiques, du moins autant que ces deux sciences lui étaient nécessaires pour la gnomonique ou art de tracer les cadrans solaires qu'il possédait bien. Aussi tous les méridiens du pays (i-e : Saint-Paul-sur-Ubaye), qui étaient alors passablement nombreux parce que l'usage des pendules était très peu connu, portaient à peu près tous son nom<sup>5</sup>. Il connaissait un peu d'arpentage. » Cette branche de la famille Signoret, originaire de Serenne, a en effet réalisé, de père en fils, de nombreux cadrans solaires dont un certain nombre sont encore conservés, sur le territoire de la commune de Saint-Paul-sur-Ubaye. Jean-Joseph Signoret, qui rédige ce manuscrit à la fin de sa vie, dans les années 1890, confirme lui aussi l'abondance des cadrans dans la Haute-Vallée au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais déjà il souligne que cette pratique est en train de disparaître : « qui alors étaient passablement nombreux » écrit-il, ce qui implique qu'à la date à laquelle il écrit, ils le sont moins.

### **Expansion des cadrans solaires en Ubaye.**

Les plus anciens cadrans de la vallée de l'Ubaye qui nous soient parvenus datent du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils sont tous, comme les cadrans postérieurs, réalisés à fresque, dans la tradition italienne, et usent de pigments naturels en très petit nombre : blanc, noir, ocres. Ils sont très peu nombreux parce que beaucoup d'entre eux ont été repris au XIX<sup>e</sup> siècle, tant dans leur forme que dans leur surface et leurs inscriptions, mais aussi bien entendu parce que beaucoup ont disparu, du fait de la vétusté, de la réfection des façades ou de la modification de l'emprise des maisons. Mais dans certains cas, lorsque l'espace disponible sur la façade s'y prêtait et qu'au fil du temps cette façade n'a pas été bouleversée, un nouveau cadran a pu prendre place à côté de l'ancien qui a été préservé, même s'il a été souvent rehaussé en couleurs, ce qui constitue aujourd'hui pour le chercheur un témoignage précieux. C'est le cas sur le presbytère de Saint-Barthélémy, dans la montée du Lavercq [Fig. 1 et 2], ou sur le presbytère du Mélézen [Fig. 4 et 5], hameau de Saint-Paul, qui comportent chacun deux cadrans solaires. Barcelonnette garde également la trace de deux cadrans du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'un sur la maison dite maison Paul Reynaud [Fig. 6], l'autre au 6 rue Honnorat [Fig. 7]. Le premier, repeint de manière très sommaire et non restauré dans les règles de l'art, ne peut constituer ni pour sa date, ni pour sa devise, fautive, un témoignage fiable mais on constate néanmoins que par sa structure rectangulaire il évoque le cadran XVIII<sup>e</sup> du presbytère de Saint-Barthélémy du Lavercq. Le second, encore très visible avant sa restauration et son déplacement, se signale lui aussi par la sobriété de son décor mais par son style il se révèle plus proche du cadran le

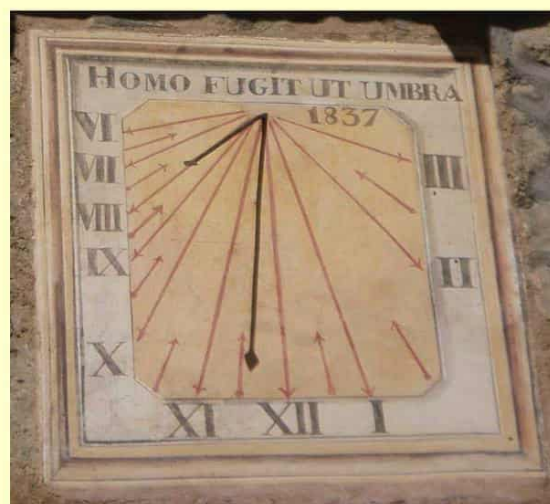
---

<sup>3</sup> *Ibid*, 2008, p.60.

<sup>4</sup> Manuscrit encore inédit mais extrêmement intéressant dont j'ai réalisé la transcription et l'annotation.

<sup>5</sup> Sur la commune de Saint-Paul-sur-Ubaye, en effet, la plupart des cadrans subsistants réalisés entre 1800 et 1826 (date de son décès) lui sont attribuables. En revanche ils ne sont pas signés.

plus ancien du Mélézen, à l'autre bout de la vallée : dépourvu lui aussi de devise, il se contente de marquer les heures, indiquées en chiffres romains dans un double cercle sur lequel viennent buter les lignes de partition.



[ Fig. 1,2 3 Saint-Barthélémy, presbytère, cadrans de 1765 et de 1837. photos Michel Lalos]





[Fig. 4. Le Mélézen, presbytère, cadran 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Photo Michel Lalos]

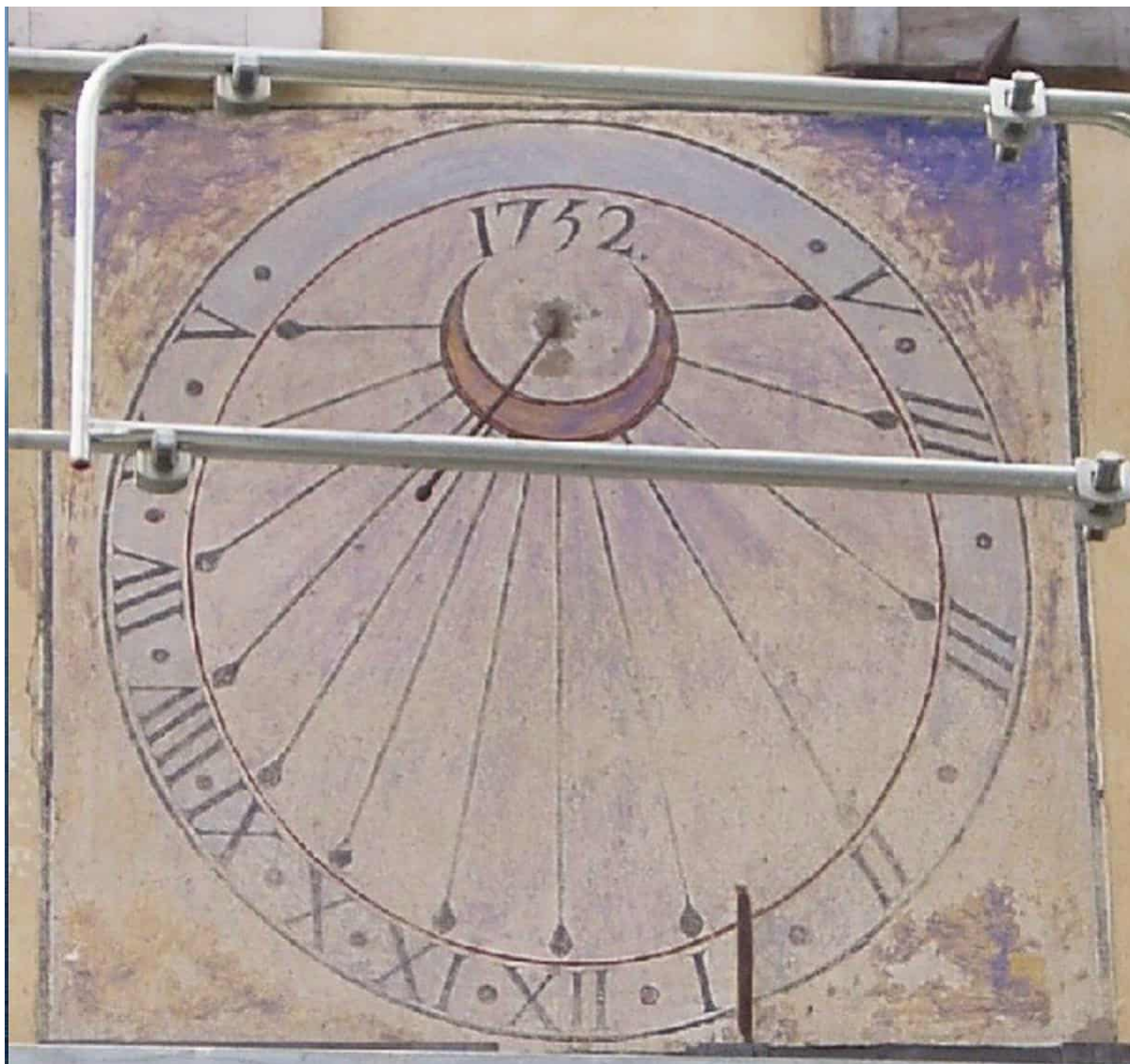


[Fig. 5. Le Mélézen, presbytère, cadran J-A Signoret, vers 1810. Photo Michel Lalos]



[Fig. 6. Cadran maison P. Reynaud Barcelonnette. Repeint et réécrit : la graphie des chiffres de la date est impossible pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le cadran date en outre très probablement de 1759, par erreur de lecture de la graphie originale du 5. Autre erreur de lecture : la devise, dont la formulation ne peut être que : Ora ne te fallat hora (prie pour que l'heure ne te fasse pas défaut). Photo Michel Lalos.]





[Fig. 7. Barcelonnette, 6 rue Honnorat, cadran de 1752 avant déplacement et restauration]

Ces témoins anciens, certes rares, nécessitent d'être envisagés avec prudence du fait de leurs remaniements ultérieurs parfois très intempestifs. Mais ils sont néanmoins précieux parce qu'ils permettent de situer de manière assez précise dans le temps l'apparition et surtout l'expansion des cadrans solaires dans la vallée de l'Ubaye. Ils permettent également d'approcher une histoire de la réalisation de ces cadrans et du profil de leurs auteurs, qui a sans aucun doute évolué dans le temps.

Contrairement à ce que déclarent tant Christophe de Villeneuve-Bargemont que Frémont-Garnier dans les extraits cités ci-dessus, les cadrans les plus anciens qui nous sont parvenus ne sont guère flamboyants de couleurs ni remarquables par leurs devises « en vers ou en prose ». Rien, bien au contraire, ne vient confirmer que seuls les curés étaient les auteurs de ces cadrans, vers 1815 en tout cas, date à laquelle Villeneuve-Bargemont les découvre. Par ailleurs ces cadrans les plus anciens –et cela est confirmé par les plus récents-- indiquent si l'on mène une analyse stylistique un peu fine que la vallée a connu, à une époque donnée et jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un tout petit nombre de cadraniers qui chacun travaillait sur un

territoire relativement délimité. D'une part il ne fallait pas empiéter sur le domaine d'activité de l'autre ; d'autre part, qu'il s'agisse de curés ou de cadraniers civils, aucun d'entre eux n'en a jamais fait son activité principale, susceptible en tout cas de le faire vivre : le curé a ses devoirs à assumer : messes, confessions, enterrements, baptêmes, mariages, prêches divers ; le paysan a ses travaux ordinaires à accomplir et le plus souvent il est aussi colporteur et quitte donc la vallée pendant tous les mois d'hiver: c'est très précisément le cas de Joseph-André Signoret, évoqué ci-dessus, et plus tard de son fils aîné Jean-Joseph Signoret (1805-1856). La confrontation des images présentées ci-dessus montre que le cadranier qui réalise en 1767 un cadran sur le presbytère de Saint-Barthélémy n'est pas le même que celui qui réalise à peu près vers la même date un cadran sur le presbytère du Mélézen. La ligne de partage, cela n'étonnera guère, est hier comme aujourd'hui Barcelonnette : là coexistent et se rencontrent des pratiques issues soit du bas, soit du haut de la vallée. Là se partagent aussi les routes de colportage et donc d'influences : au-dessus de Barcelonnette à partir de Jausiers, vers Lyon et Turin via le col du Longet ou surtout le col de Vars ; en dessous de Barcelonnette, vers Arles, Avignon ou Marseille mais également vers Lyon, via le col Saint-Jean et Digne ou Gap.

Néanmoins, ces remarques ne signifient pas que nos auteurs aient tort : au XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Révolution, il est assez probable que ce sont en effet les curés locaux, plus lettrés que leurs ouailles, qui aient les premiers introduit la réalisation de cadrans dans la vallée. Hommes du livre, ils étaient à même de mettre à profit les nombreux manuels de gnomonique –science de la réalisation du cadran solaire-- publiés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et destinés à rendre capable un amateur suffisamment éclairé de réaliser une « montre solaire », autre dénomination ancienne en Ubaye du cadran solaire attestée par la devise d'un cadran de Maljasset, hélas disparu. À partir des travaux de mathématiciens et astrophysiciens – que l'on ne nomme pas encore ainsi-- publiés dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, nombre d'auteurs-compilateurs proposent en effet au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle des ouvrages qui sont des vade-mecum et en somme les prototypes d'une « méthode Assimil du parfait cadranier » ou du « cadran solaire pour les nuls »... Le XVIII<sup>e</sup> siècle est un siècle qui croit en la démocratisation du savoir. L'un des ouvrages qui a été le plus diffusé, a connu de nombreuses rééditions et a été compilé par de nombreux auteurs ultérieurs est celui du bénédictin Dom François Bedos de Celles, par ailleurs éminent organiste, qui publie en 1760 *La Gnomonique pratique ou l'art de tracer les cadrans solaires avec la plus grande précision*. Un répertoire de devises, en latin le plus souvent pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, complète les traités de gnomonique pratique.

On a une preuve au moins pour cette époque du rôle joué par les curés dans la réalisation de cadrans solaires en Ubaye grâce à un cadran du hameau de Tournoux, sur la commune de Saint-Paul [Fig.8]. Daté de 1801, ce cadran est associé à une série de devises qui illustrent très exactement les propos de Villeneuve-Bargemont et de Frémont-Garnier. Dans le haut du cadran, on peut lire : « Sufficit una tibi [une seule heure te suffit] ». En bas du cadran : « Sur un char élevé et couvert de lumière/Je viens régler tes pas et finir ta carrière ». Devises morales, en prose et en vers, en latin et en français donc. Mais surtout le cadran est revendiqué deux fois par son auteur: par une inscription sommitale : « And[r]eas Chaurand sacerdos prior et beneficiarius annuario jure praeditus ec[c]lesiae cathedralis foroiuliensis pinxit/ANNO DNI [Domini] 1801 » puis, en bas à droite du cadran, par une signature monogrammée : « Cd Pr Dt ». La première inscription signifie : « André Chaurand, prêtre prieur et bénéficiaire pourvu du droit annonaire de la cathédrale de Fréjus a peint [ce cadran]

l'année du seigneur 1801. ». La seconde, développée : « Chaurand Prior Depinxit », c'est-à-dire Chaurand Prieur a peint (ce cadran).

André Chaurand, issu d'une famille de Saint-Paul, fut peut-être le dernier prieur de la communauté de dominicaines de Tournoux, dispersée peu avant la révolution, qui occupait cette maison. Il a 65 ans en 1801 et bien qu'il ne soit plus ni curé ni prieur à Tournoux, il y habite en tout cas à cette date car sa famille, déjà propriétaire d'une maison voisine, a acquis l'ancien couvent des dominicaines. Né en 1736, il meurt chez son neveu Pierre Chaurand aux « Glesoles » le 22 février 1836. L'acte précise qu'il est « pensionnaire de l'état ». Il appartient bien donc à cette génération de curés de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, en Ubaye, ont probablement contribué à la diffusion des cadrans solaires et le cas échéant à la formation de plus jeunes cadraniers.<sup>6</sup>

---

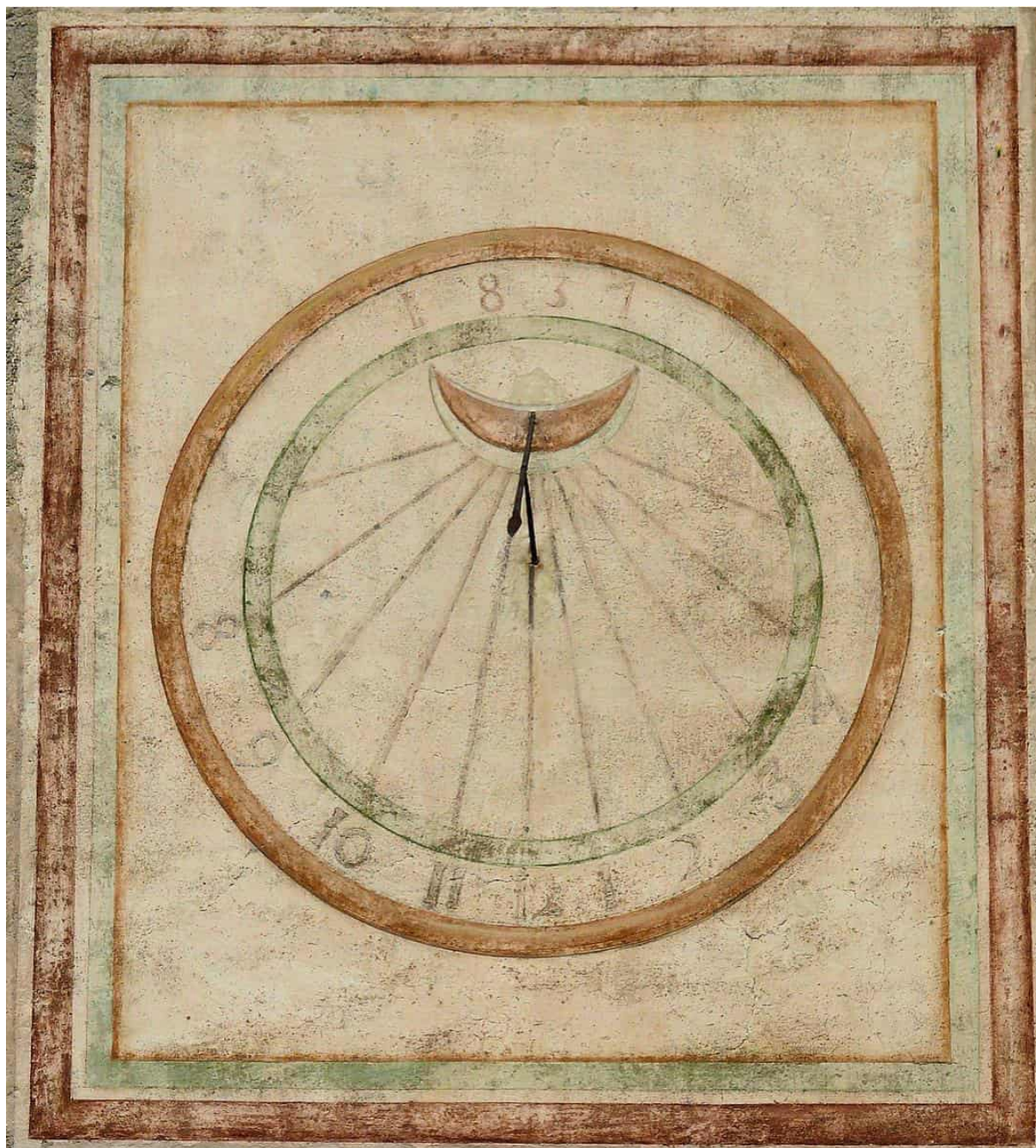
<sup>6</sup> Acte de décès d'André Chaurand, source : AD04 Saint-Paul-sur-Ubaye, NMD 1820 vue 320/364. En ligne sur le site [www.archives04.fr](http://www.archives04.fr). « jure annonario » réfère probablement à son statut de pensionnaire de l'État, concept intraduisible en latin, sinon par analogie. Cf. sur la situation financière des prêtres à la fin de l'Empire et sous la restauration et la Monarchie de Juillet : C-H Pouthas, « Le clergé sous la Monarchie constitutionnelle, 1814-1848 », *Revue d'Histoire de l'Église*, 1943, N°115, pp. 19-53. En ligne sur le site [www.persee.fr](http://www.persee.fr). André Chaurand touchait entre 500 et 1000 francs par an, c'est-à-dire fort peu, ce qui peut expliquer qu'il ait réalisé des cadrans dans la Haute-Vallée : les cadrans des Gleizolles, de Meyronnes, de Larche et de la Condamine ayant tous disparu du fait des destructions de la guerre, en l'absence de relevés antérieurs il est impossible d'en savoir plus.



[Fig.8 Cadran Chaurand, Tournoux. Photo Michel Losos]

C'est très certainement la Révolution française qui a été déterminante dans l'inflation des cadrans solaires en Ubaye. L'habitude en était donc déjà prise dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, introduite par les curés mais aussi relayée par les paysans-colporteurs locaux qui profitaient de leur exil saisonnier vers les métropoles non pas seulement pour vendre leur mercerie, montrer la marmotte ou la lanterne magique mais aussi pour s'instruire. Le mémoire de la famille Signoret en témoigne : Jean-Joseph né en 1805 (homonyme de son frère, rédacteur du mémoire, né en 1819), fils aîné de Joseph-André évoqué plus haut, suit les cours du soir à Lyon mais reçoit aussi une formation transmise par son père : « Il lui apprend un peu de géométrie appliquée à l'arpentage, un peu d'astronomie pour tracer les cadrans solaires, le calcul et la belle écriture »<sup>7</sup>. Le cadran solaire de l'église de Maurin ne peut être attribué qu'à Jean-Joseph : il est daté de 1837 et postérieur donc de 11 ans au décès de son père Joseph-André en 1826 [Fig.9].





[Fig.9. Cadran église de Maurin. Photo Michel Lalos]

Mais dès 1791, la situation a changé de manière radicale, en Ubaye comme ailleurs : les lois révolutionnaires, interdisant le culte aux prêtres non assermentés, réglementent également désormais l'usage des cloches, dans un souci que l'historien Alain Corbin désigne comme une « volonté de désacralisation de l'espace et du temps »<sup>8</sup>. Dès 1791 et jusqu'en 1797 de multiples décrets interdisent les sonneries des cloches et réquisitionnent non seulement les cloches, pour en fondre le bronze, mais aussi les cordes : celles des églises d'Ubaye seront expédiées vers la marine à Toulon. Les cloches qui réglaient le temps sacré mais aussi le temps profane du travail se taisent. Mais les « pendules » comme le souligne Jean-Joseph Signoret,

<sup>8</sup> Alain Corbin, *les Cloches de la terre, paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, 1994, rééd. Flammarion 2000.



étaient encore d'un usage très peu fréquent en Ubaye : montres de gousset personnelles, déjà fréquentes en ville, ou comtoises familiales, il n'en était encore pas question dans les familles rurales. Quant aux horloges mécaniques qui seront, non sans polémiques, installées dans le haut des clochers... il faudra attendre les années 1880.

En conséquence la prolifération des cadrans dans la vallée, très sensible à partir des années 1790, associée à un agrandissement de leur surface murale et à des couleurs plus nombreuses—ce qui peut expliquer les remarques de Villeneuve-Bargemont -- a cherché à compenser la disparition des repères sonores constitués par la sonnerie des cloches.

Le dépouillement des archives des hameaux d'Ubaye montre en outre que le décompte précis du temps y était essentiel au bon fonctionnement des « conventions de quartier » concernant tant l'usage de l'eau que celui des fours et que les cadrans solaires ont constitué pour les usagers locaux un progrès considérable dans la mesure précise du temps que les cloches ne pouvaient assurer. L'eau est en effet en apparence abondante en Ubaye. Encore faut-il qu'elle soit efficacement et équitablement distribuée entre les champs et jardins qui ont besoin d'en être irrigués. De multiples « conventions » d'usage ont été rédigées par les bayles des hameaux et co-signées par les différents partenaires, propriétaires exploitants des terres au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et encore au XIX<sup>e</sup> siècle : il s'agissait de réguler le temps d'usage pour chacun des canaux —les bellières—qui descendaient l'eau de la source vers les champs ou jardins des propriétaires privés. Quant aux fours communaux, ils n'étaient ouverts dans chaque hameau que de Pâques à la Saint-Michel (29 septembre). Chaque famille pouvait y cuire son pain mais devait fournir le four en bois, extrêmement précieux à une époque où la démographie excédentaire conduit en Ubaye à déforester pour gagner en surfaces cultivables. Un temps spécifique d'usage pour chaque famille tant de l'irrigation en eau que de l'usage du four était ainsi scrupuleusement fixé par convention collective dans chaque hameau. Et un « tour » d'usage était précisément planifié car bien sûr celui qui aurait dû toujours arroser ses champs à midi ou cuire son pain le premier aurait été systématiquement perdant : le premier parce que c'est l'heure d'évaporation maximale, le second parce que la mise en chauffe du four nécessite beaucoup plus de bois qu'il n'en est nécessaire pour les suivants.

C'est ainsi que peut s'expliquer la multiplication des cadrans dans la vallée de l'Ubaye sur les maisons privées rurales dès le tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. D'un coût accessible —entre 20 et 50 francs de l'époque--, d'une réalisation devenue relativement ordinaire, le cadran permettait à chacun de surveiller son « heure » mais aussi celle du voisin et de protéger ses intérêts en évitant les tricheries : cela explique que chaque maison dans de nombreux hameaux ait possédé un cadran, chacun surveillant celui du voisin. Cela explique aussi que ces cadrans aient été réalisés sur des façades non éclairées par le soleil en hiver, du bas en haut de la vallée : on n'arrose son champ ni ne cuit au four en hiver et ce qui importait était d'avoir l'heure, du printemps au début de l'automne, dans la période utile à ces activités. L'explication somptuaire parfois avancée fondée sur l'idée d'une volonté de manifestation d'un signe extérieur de richesse, est sans doute en partie également légitime, mais elle ne peut qu'être secondaire.<sup>9</sup> En Haute Ubaye de multiples documents attestent en revanche que tous les moyens étaient bons pour gêner le voisin: par exemple laver son linge dans l'abreuvoir des bêtes et non dans la partie de la fontaine prévue à cet effet ou construire une élévation

---

<sup>9</sup> Sur cette question, cf. Françoise Alexandre, « Les cadrans solaires de la vallée de l'Ubaye, des cadrans pour quoi faire ? », *Mémoire et Patrimoine*, sept-oct. 2002, pp. 68-75

de sa maison occultant le cadran solaire du voisin : c'est la raison pour laquelle par exemple le cadran Chaurand évoqué ci-dessus ne reçoit désormais pratiquement plus le soleil....

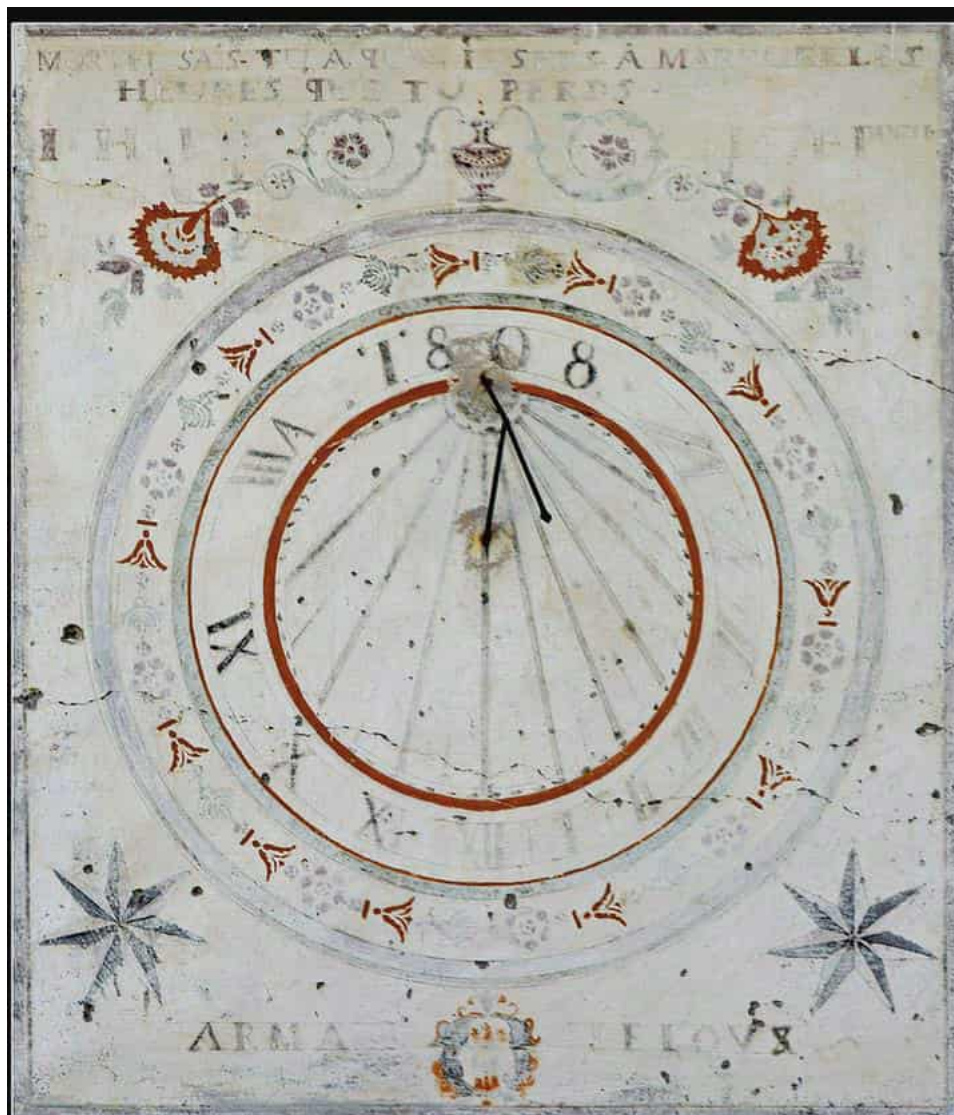
## Devises et armoiries

Les devises des cadrans sont frappées au coin d'un stoïcisme certain et ne pèchent pas par excès d'optimisme. La devise de l'un des cadrans de Tournoux « Mortel, je règle ta carrière, cette heure peut être ta dernière » suscite systématiquement des réactions mi-amusées, mi-effrayées de la part des nombreux touristes qui la découvrent chaque année... Les autres devises ne sont pas en reste, en latin ou en français : « Ultima latet », « Homo fugit [sic]ut umbra », « Ora ne te fallat Hora », « His utere unam time », « Vita fugit sicut umbra », « Hac rite utendo extremam para faustam »<sup>10</sup>, « Mortel sais tu à quoi je sers à marquer les heures que tu perds »... toutes, au XVIII<sup>e</sup> ou au XIX<sup>e</sup>, quand les cadrans sont ornés d'une devise ce qui n'est pas toujours le cas, rappellent au passant que cette vie est une vallée de larmes et de misère et qu'il s'agit de préparer son paradis en travaillant d'arrache-pied sans perdre son temps car « cette heure peut être ta dernière ». Même la devise poétique en français du cadran Chaurand de Tournoux, qui à première vue paraît moins austère, rappelle aussi au malheureux vivant que son heure dernière est inscrite dans la course du soleil. Qu'on se le dise...

Quelques cadrans présentent une mention d'armoiries. Je n'en ai recensé qu'en haute Ubaye sur le territoire de Saint-Paul : au Mélézen , sur le cadran de la maison Charles [Fig.11], à Serenne sur l'ancienne maison Sébastien Reynaud [Fig. 18]et à Fouillouse sur la maison Pelloux [Fig.10] (cf. figures ci-dessous). La restauration du cadran Charles a permis de dégager les lettres entourant le haut du cadran et de restituer l'inscription : « aperta porta », la porte est ouverte. Cette inscription fait allusion à la vocation de cette demeure au XVIII<sup>e</sup> et encore au XIX<sup>e</sup> siècle qui était une auberge et la déclaration est commentée par l'image : une porte bien visible par laquelle la famille appelle le visiteur à entrer. À Serenne et à Fouillouse les armoiries sont plus discrètes. À Fouillouse, il n'y a aucun doute sur la signification du détail : il est encadré explicitement par l'inscription « Arma Pelloux ». Un autre exemple d'armoiries, cette fois de la famille Arnoux, explicitement désignées également comme des armes, est sculpté sur une porte de placard actuellement conservée au Musée de Saint-Paul-sur-Ubaye. Il ne s'agit bien entendu pas d'armoiries nobiliaires mais sans doute d'un usage ancien d'expression de l'identité d'une famille en Haute Ubaye puisqu'on le retrouve sur des objets différents. Rappelons que l'usage des armoiries n'est pas réservé sous l'Ancien Régime aux familles nobles, mais que bien des familles bourgeoises en ont usé, et qu'il n'a pas de signification d'appartenance à un ordre. Ces familles souhaitaient néanmoins sans doute affirmer ainsi leur ancienneté sur le territoire et certainement leur aisance.

---

<sup>10</sup> « ta dernière [heure] t'est cachée », « l'homme passe comme l'ombre », « prie pour que l'heure ne te fasse pas défaut », « mets à profit ces heures-ci, crains la dernière », « la vie passe comme l'ombre », « en mettant à profit [ton temps] selon un bon usage, prépare- toi une heureuse dernière heure »



[Fig. 10. Cadran maison Pelloux, Fouillouse. Photo Michel Lalos]

## Les cadraniers

La plupart sont anonymes, et même lorsque les archives permettent parfois de les identifier, ils ne signaient pas leurs cadrans. Certes, le cadranier Zerbula, d'origine italienne, actif dans la vallée de Briançon et en Queyras a monogrammé certains des cadrans qu'il y a réalisés. Mais ce n'est pas le cas en Ubaye, sauf rares exceptions comme le cas Chaurand évoqué ci-dessus le montre. Lorsque Jean-Joseph Signoret écrit à propos de son père que les cadrans solaires de Saint-Paul « portaient à peu près tous son nom » au début du XIX<sup>e</sup> siècle, soit il évoque une réalité qui nous est inaccessible aujourd'hui du fait de la disparition de ces cadrans, soit plus probablement il se fonde sur sa connaissance personnelle des réalisations de son père et plus tard de son frère. Mais les cadrans, assez nombreux, qu'ils ont créés et nous sont parvenus sont dépourvus de signature. Les initiales qui ornent les cadrans ne sont pas celles du cadranier mais celles du propriétaire de la maison, parfois associées à celles de son épouse. Au Mélézen, le très beau cadran de l'actuelle ferme Charles est orné des initiales de la famille Devars, propriétaire du domaine au XVIII<sup>e</sup> et tard encore au XIX<sup>e</sup> : I D, i-e Joseph Devars ou Jean Devars (prénoms des aînés propriétaires successifs dont l'initiale est identique).



[Fig. 11. cadran maison Charles, ex-Devars, le Mélézen. État restauré par J-F Gavoty. Photo Michel Lalos]

À Tournoux, le cadran d'une maison qui fut jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle l'ancien presbytère porte les initiales du prénom, du nom et du sobriquet de la famille qui y a vécu depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1927 : A R M i-e Antoine Reynaud Marquisant. Les aînés portant tous le même prénom au fil des générations, il était ainsi inutile de modifier l'inscription. « Marquisant » évoque probablement la présence des ascendants de cette famille au Marquisat de Saluces au XVII<sup>e</sup> siècle. [Fig.12] Le sobriquet permettait de les distinguer d'autres familles Reynaud homonymes.





[Fig.12 Tournoux, maison Reynaud, photo J-F Gavoty.]

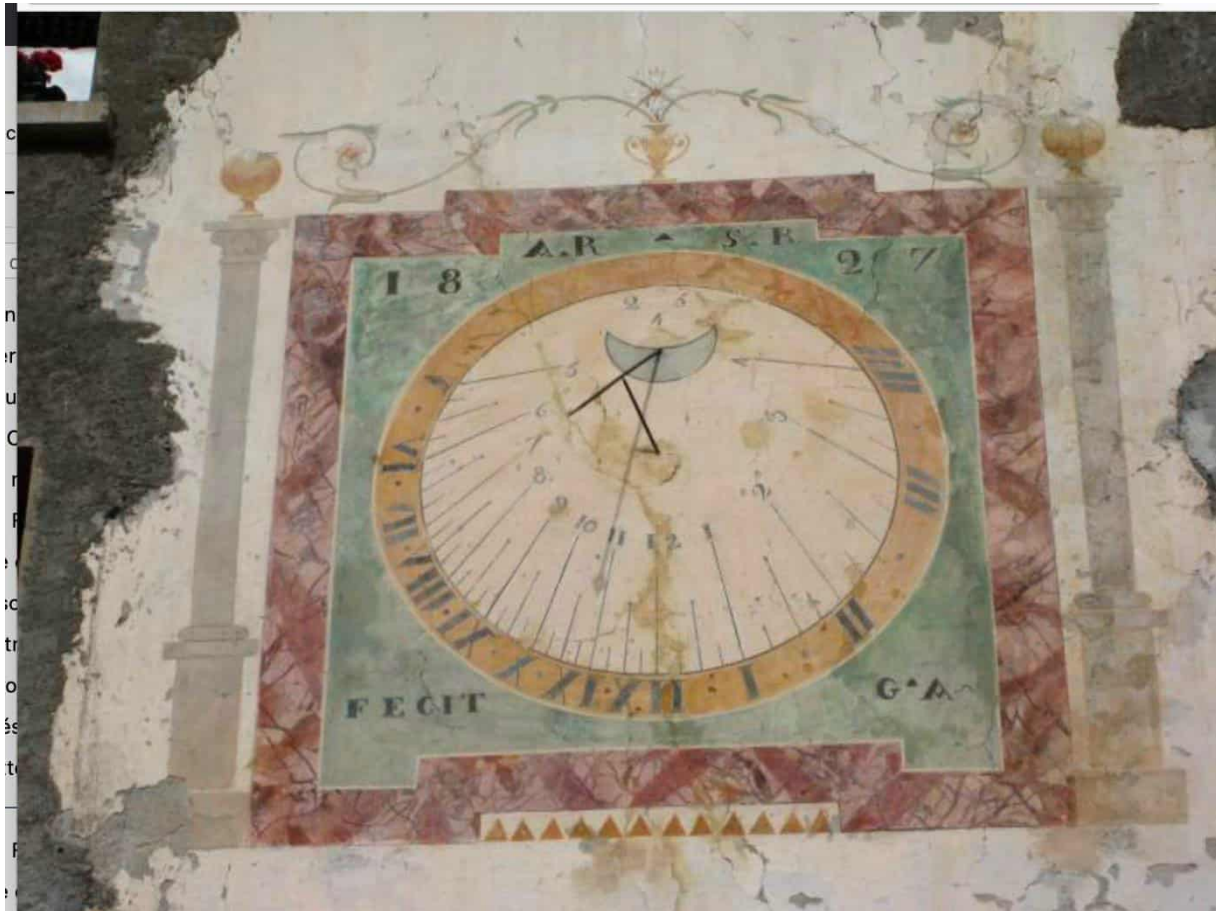
À Miraval, hameau des Thuiles, un cadran postérieur d'une génération, daté de 1835, porte bien visible le nom du propriétaire de la maison à cette date: François Garnier. [Fig.13]





[Fig.13. Maison Maure, Miraval, les Thuiles. ]

Les cadraniers de la vallée de l'Ubaye ne se considéraient pas comme des artistes, mais comme des artisans, dotés d'une compétence technique associée à un souci modeste de décoration car la plupart des décors sont réalisés à la règle et au compas ou, dans le cas des cadrans imputables aux Signoret par exemple, au pochoir. Ils ne signaient pas ce qu'ils ne considéraient pas comme une œuvre d'art mais comme un ouvrage fonctionnel, agréablement orné, et les noms ou initiales mis en valeur sont d'abord ceux des propriétaires, non ceux des cadraniers. Il en va de même pour les cadrans de Serenne ou de Maljasset, hâtivement attribués au cadranier italien Zerbula actif en briançonnais et Queyras : ces cadrans ubayens ne sont pas davantage signés. Quelques très rares cadrans préservés aujourd'hui sont néanmoins signés, outre le cadran Chaurand évoqué ci-dessus : ainsi celui de Grande Serenne, daté de 1827 et marqué aux initiales de ses propriétaires (époux ou frères), A.R. et S.R., porte également sous la figure des heures l'inscription : Fecit... G.A, initiales donc du cadranier. [Fig.14]



[Fig.14. Cadran AR/SR fecit G.A Grande Serenne, 1827. Restauration Bernard Gout. Photo Michel Lalos]

Si nous ignorons donc pour la plupart d'entre eux l'identité de ces divers cadraniers, il est néanmoins possible d'établir à travers la double observation des tracés et des formes et décors une typologie indicative qui permet de suivre l'essor et l'évolution des cadrans ubayens.

L'observation des tracés sous-jacents – à l'occasion d'une restauration par exemple-- montre que les formules utilisées par les cadraniers n'étaient pas les mêmes, et donc que leurs sources ou leurs formations étaient différentes : le cadran de Miraval évoqué ci-dessus n'a pas été réalisé selon le même tracé que le cadran de la maison André à Maljasset, daté de 1860. [Fig.15]

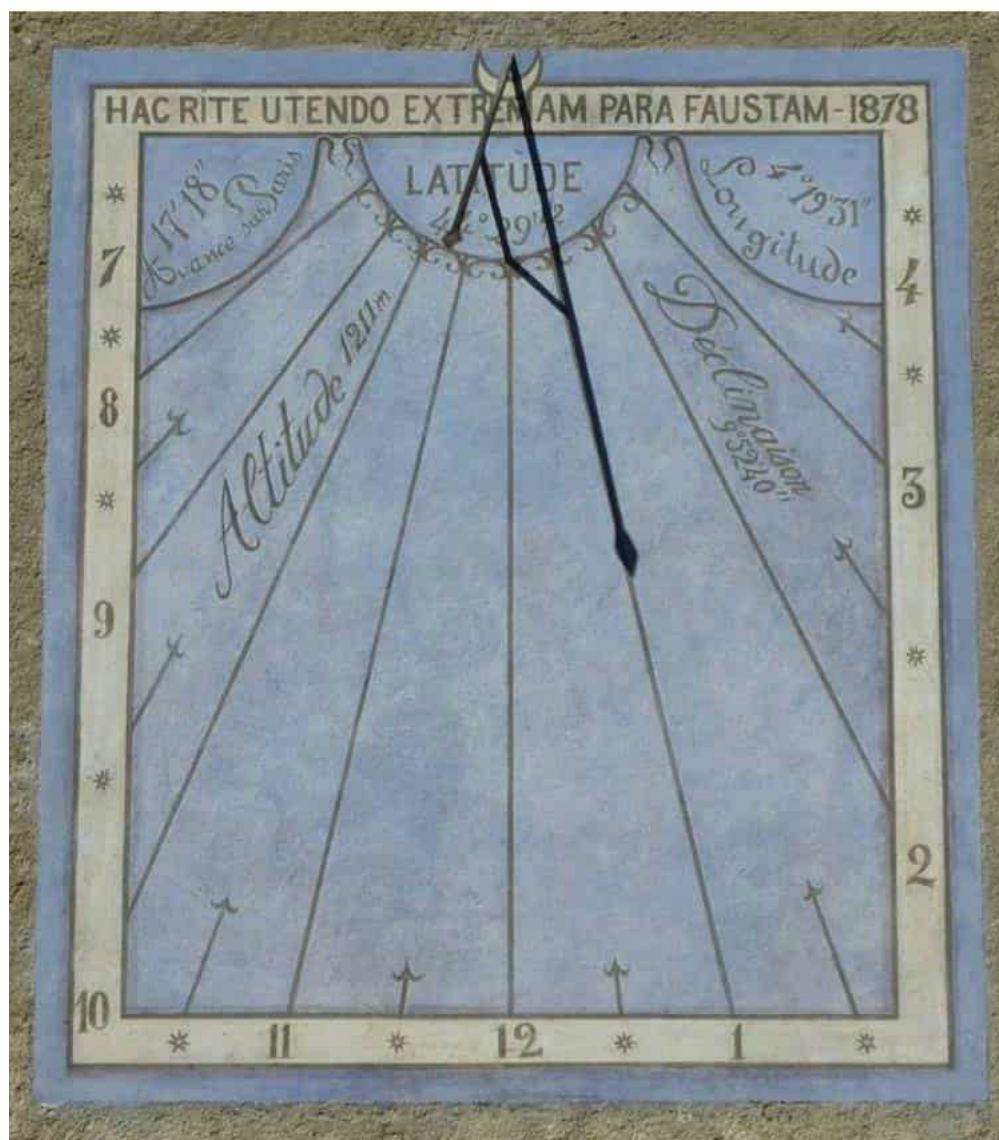




[Fig. 15. cadran maison André à Maljasset. Photo J-F Gavoty]



L'observation des formes, décors et couleurs est pour le profane plus explicite encore : même un œil non averti constate immédiatement que des cadrans à peu près contemporains se réfèrent à des schémas très différents et ne peuvent avoir été réalisés par le même cadranier. La comparaison entre deux cadrans qui sont parmi les derniers à avoir été réalisés dans la vallée suffit à le confirmer : la cadran de l'église paroissiale de Faucon [Fig. 16], daté de 1878, sobre, quadrangulaire mais néanmoins très savant dans son inscription des heures ne peut être issu du même artisan que celui de l'ancien relais de poste des Gleizolles, tout à fait contemporain puisqu'il date lui aussi de la décennie 70, sans doute de 1876. [Fig. 17]



[Fig. 16. Faucon, église Saint-Étienne, 1878. Photo Michel Lalos]



[Fig. 17. Les Gleizolles, ancien relais, vers 1876. Photo Michel Lalos]

La structure octogonale du second, l'absence de devise, le tracé sommaire —même si l'état du cadran est très dégradé le tracé reste lisible— la polychromie différente ne permettent pas le doute .

Reste à réaliser une recherche de fond sur ces cadraniers d'Ubaye qui sur deux siècles au moins ont orné les façades des demeures et orchestré la vie sociale des communautés de la vallée. Néanmoins diverses remarques sont possibles à propos de la Haute Ubaye sur laquelle j'ai passablement travaillé.

Une « lignée » de cadraniers est issue de Joseph-André Signoret, déjà évoqué. Selon le mémoire écrit par son fils c'est à Lyon qu'il aurait appris les rudiments de mathématiques et d'astronomie nécessaires à la réalisation de cadrans solaires, comme à divers travaux d'arpentage qu'il réalisera à la demande de ses voisins. Propriétaire exploitant d'un domaine à Serenne mais colporteur en hiver, courageux et curieux, il consacre selon son fils ses temps de liberté à s'instruire. C'est également lui qui a réalisé la fresque du tympan de la chapelle du hameau de Saint-Antoine (lieu-dit Payne d'hier à l'époque), nous dit J-J Signoret. Lui aussi qui réalise un manuel de conversion des mesures d'Ancien Régime en mesures décimales pour



répondre aux nouvelles obligations nationales et au désarroi de ses concitoyens. Il est autour de 1800 (il est né en 1773) le cadranier le plus actif en Haute Ubaye : la plupart des cadrans datés à partir de 1800 peuvent lui être attribués, comme le souligne son fils puîné dans son mémoire.

Les Signoret père (Joseph-André) puis fils (Jean-Joseph aîné) introduisent de la légèreté et une fantaisie paradoxalement très « Louis XVI » dans la réalisation de leurs cadrans. Empruntant sans doute aux modèles destinés à la réalisation des tissus ou des papiers peints lyonnais transmis entre colporteurs ou dans les cours du soir à Lyon à la fin de l'Ancien Régime, recourant peut-être même à leurs pochoirs, Joseph-André Signoret orne beaucoup de ses cadrans de guirlandes de fleurs qui tranchent sur l'austérité géométrique antérieure mais perpétuent le « grand style » d'Ancien Régime qui n'avait pas alors pénétré en Ubaye. Au Mélézen, à Fouillouse, à Serenne, à Tournoux, il est facile d'identifier les cadrans de Joseph-André Signoret sur des critères qui ne sont pas seulement de tracé mais aussi stylistiques. L'un des plus beaux actuellement conservé est celui qui orne une maison de Serenne [Fig.18].

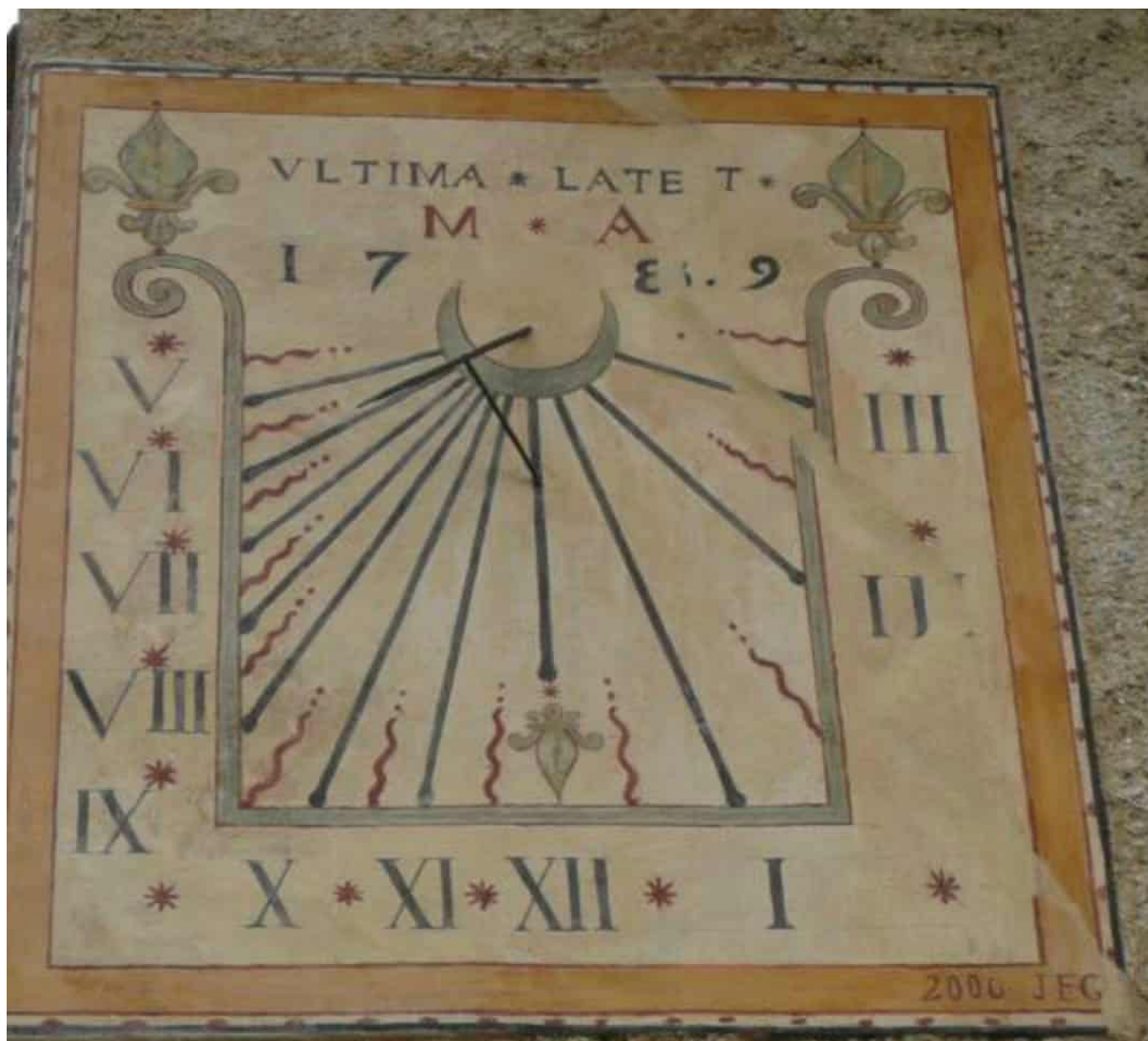


[Fig. 18. Cadran maison Sébastien Reynaud en 1807. Photo M. Lalos]

Pas de signature, mais les initiales du propriétaire de la maison, S. R : Sébastien Reynaud, apparenté au cadranier Joseph-André Signoret, comme le couple Signoret-Pelloux qui a reçu un cadran du même Joseph-André Signoret sur sa maison à Fouillouse (cadran ditALLEmand) ou le desservant du Mélézen (cf. ci-dessus presbytère) lui aussi apparenté à cette famille Signoret. Le cadran Antoine Reynaud de Tournoux qui a également été réalisé par Joseph-

André Signoret tend à confirmer que la réalisation des cadrans, en tout cas à Saint-Paul entre 1800 et 1830, était en rapport avec des besoins précis, certes, mais aussi avec des alliances et intérêts familiaux car la plupart des cadrans émanant de Joseph-André Signoret ont été réalisés – selon mes recherches-- entre 1800 et 1826, date de son décès, sur des maisons appartenant à des membres alliés à sa famille. Son fils, Jean-Joseph aîné, sera moins actif mais aussi moins doué sans doute et moins formé aux modèles stylistiques lyonnais dont son père a sans aucun doute bénéficié : les cadrans que l'on peut lui attribuer sont beaucoup plus sobres : ainsi celui de l'église de Maurin (cf. ci-dessus fig. 9) et celui de l'église de Tournoux, qui en était la copie quasi conforme, cadran disparu aujourd'hui mais visible sur divers dessins des années 1910 réalisés en page de couverture de son bulletin paroissial par le curé de Tournoux, Pélissier.

Avant les Signoret, qui ont laissé la trace la plus importante en Haute-Ubaye, plusieurs cadraniers distincts sont identifiables sur le territoire de Saint-Paul pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. Au Mélézen, sur le presbytère déjà évoqué. À la Barge, hameau menant vers le vallon de Maurin également. Deux cadrans très intéressants y subsistaient encore récemment : l'auteur du premier a orné une maison désormais détruite à la sortie du hameau. Ce cadran proposait trois lectures de l'heure, mais sa date précise de réalisation, milieu XVIII<sup>e</sup> siècle ?, est inconnue. La réalisation de ce cadran nécessitait en tout cas une réelle maîtrise mathématique et astronomique de la part de son auteur. Le second cadran orne la maison André [Fig.19]. Daté de 1789, son propriétaire a eu l'idée intempestive de le faire orner de fleurs de lys, très probablement avant de recevoir l'écho des événements parisiens, ce qui confirmerait l'opinion habituellement admise selon laquelle les cadrans étaient réalisés autour de la date du solstice d'été, soit en juin: les fleurs de lys ont derechef été martelées, c'était plus prudent, lorsque la nouvelle des prémices de la Révolution est arrivée en Ubaye... Elles ont été réintroduites lors de sa restauration.



[Fig. 19. Cadran maison André, La Barge]

Après les Signoret, ou entre l'activité du père et du fils, plusieurs cadraniers distincts ont été actifs vers 1830 en Haute Ubaye: en 1827, le cadranier G.A intervient à Serenne, juste après le décès de Joseph-André en 1826. À la ferme de Champrond, sous le pont du Châtelet, comme au relais des Gleizolles, deux cadraniers sont intervenus vers 1870. Dans les trois cas il s'agit sur ce territoire d'interventions très ponctuelles qui ne sont pas confirmées par d'autres exemples actuellement connus.

### Zerbola

Mais le plus notable des derniers cadraniers d'Ubaye est le supposé Zerbola qui aurait laissé à Serenne, à La Barge et à Maljasset plusieurs cadrans en 1860. Ceux de la maison Guglielmo à Serenne et de la maison André à Maljasset ( cf. figure ci-dessus) sont les plus remarquables et s'ils ont été restaurés, ils n'ont pas été modifiés. Sans entrer dans le détail pointu d'une recherche et d'un débat qui dépasse le cadre de cet article, Giovanni Zerbola (et non Zarbula : tous les actes d'état-civil sont formels sur ce point), maçon originaire de Ponderano en Piémont, a été actif dans le briançonnais entre 1833 et 1845. De magnifiques cadrans, signés, lui sont incontestablement attribuables à Briançon (collégiale), à Bardonnèche ou à Saint-Véran. D'après une note de la commune de Saint-Véran il y travaillait en 1838 avec un frère



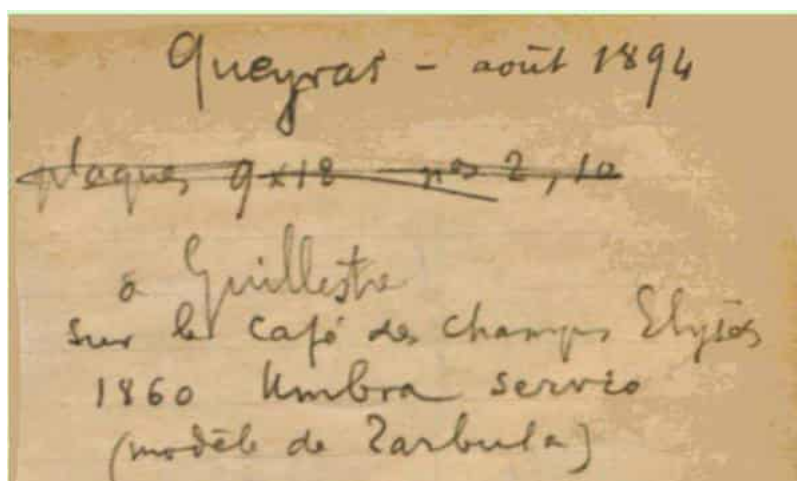
prénommié Michelet<sup>11</sup>. L'un et l'autre sont déclarés comme maçons – chargés de la réalisation de corniches-- et là encore on constate que l'activité de cadranier était une activité considérée comme seconde.



[Fig 20. Cadran Zerbola, Bardonnèche, 1840. Photo Michel Lalos]

<sup>11</sup> Note publiée par Michel Lalos : « la main d'œuvre des corniches exécutée à forfait par Zerbola Jean et Michelet, frères, province [sic] de Biele, monte à la somme de deux cent vingt francs ». Cf. Je n'ai trouvé ni en France ni en Italie aucune autre trace de ce Michelet Zerbola qui a peut-être regagné Biele. D'autre part Giovanni, ou plutôt Gioanni, forme piémontaise du prénom, avait pour second prénom Maria et non Francesco comme on le lit souvent : l'erreur vient sans doute d'une lecture abusive de sa signature : ZGF ou GZF : Zerbola Giovanni Fecit, le F ayant été pris pour l'initiale d'un second prénom.

Mais les cadrans attribués à Giovanni Zerbola pour les années 1860-1875, nombreux en Haute-Ubaye donc, mais aussi en Queyras et surtout dans la région de Sestrière, en Italie, posent quelques problèmes : le premier et non le moindre étant qu'à cette date le Giovanni Zerbola capable d'être actif vers 1840 est décédé en 1848, à 46 ans. Marié en 1835 avec Rosalie Vial, il meurt en effet en février 1848 à Lagrand (05) où il s'est installé et y est déclaré désormais comme agriculteur et non plus comme maçon comme c'était le cas dans son acte de mariage de 1835 et comme l'atteste la note de Saint-Véran de 1838.<sup>12</sup> Le second problème est qu'une activité de cadranier « Zerbola » n'est nulle part documentée entre le milieu des années 1840 et 1860. C'est un vide d'activité curieux. Le troisième est l'évidente différence de qualité entre les cadrans Zerbola des années 40 et ceux des années 60 et 70. Jean François Gavoty, qui a restauré les cadrans de la collégiale de Briançon mais aussi ceux de Serenne et de Maljasset affirme en se fondant sur une série de différences techniques que ces derniers ne peuvent être de la même main que ceux des années 1840 (Briançon). Il suffit d'ailleurs de comparer par exemple le cadran de Bardonnèche reproduit ci-dessus et celui de Maljasset pour constater immédiatement la différence de qualité entre les deux. Enfin, si les cadrans des années 1840 se signalaient par la variété de leur décor, et de leurs oiseaux en particulier, ceux des années 1860/70 semblent coller à un modèle stéréotypé, de Sestrière [Fig21] à Maljasset [Fig15]: deux vasques de fleurs sommairement représentées, supportées par les côtés verticaux du cadre servant de piliers, encadrant un coq malingre ou un aigle à la réalisation plus que maladroite, et souvent, un tracé surmonté par un rideau replié et attaché par des boutons ; entre le soleil et la lune, au centre du cadran, un compas et une équerre. Au-delà de ces indices biographiques, techniques et stylistiques, plusieurs traces d'archives laissent à penser que ces cadrans postérieurs aux années 1860 ont été réalisés par des cadraniers auxquels a été transmis un modèle, et peut-être une technique de tracé précise, émanant – mais rien ne le prouve -- de Zerbola. Un document est fourni par une note de Raphaël Blanchard, datant de la fin des années 1890. Le premier à s'être intéressé de manière systématique aux cadrans du briançonnais, il enquête et se renseigne. Il écrit<sup>13</sup> :



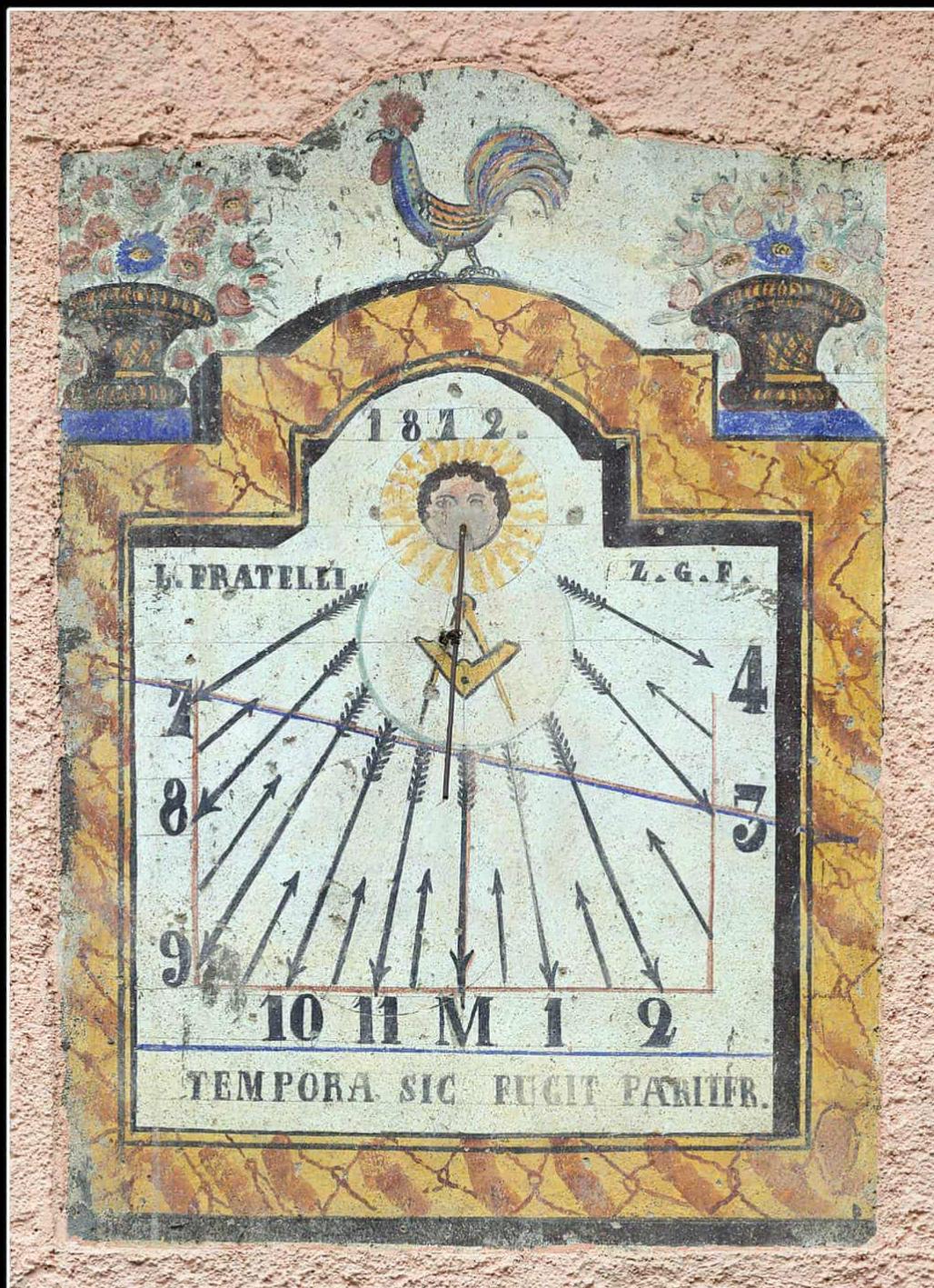
La note est datée de 1894. À cette date Blanchard a connu directement les commanditaires de nombreux cadrans qu'il recense. Sa parenthèse – « modèle Zerbola » – indique qu'il sait

<sup>12</sup> Décès : AD05, Lagrand, NMD 1848, vu 28/40. Mariage: AD05, La Bâtie-Montsaléon, NMD 1835, vue 28/56. L'acte de mariage, du 23 juin 1835, renseigne sur son âge (confirmé par l'acte de décès) et son ascendance.

<sup>13</sup> Professeur Raphaël Blanchard, *Les cadrans solaires*, Paris, Société d'Éditions Scientifiques, 1895. Note publiée par Gaëlle et Pierre Putelat, *Cadrans solaires du Queyras*, 2008.



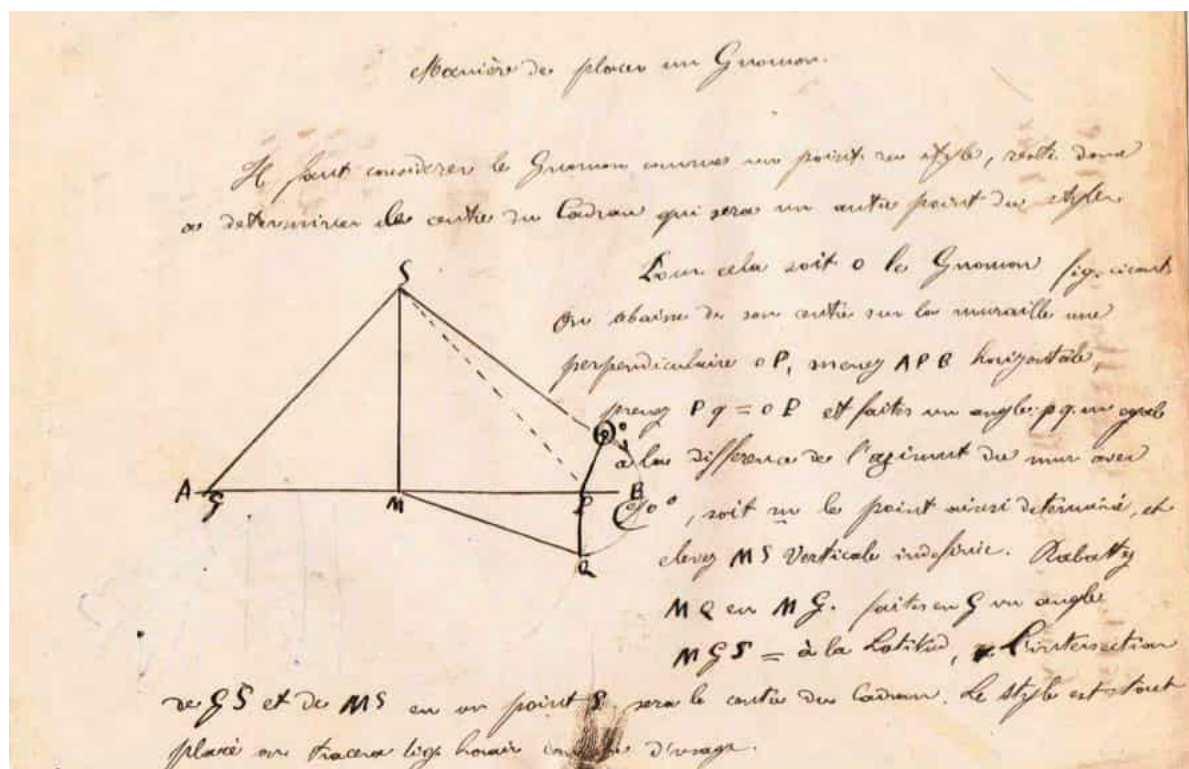
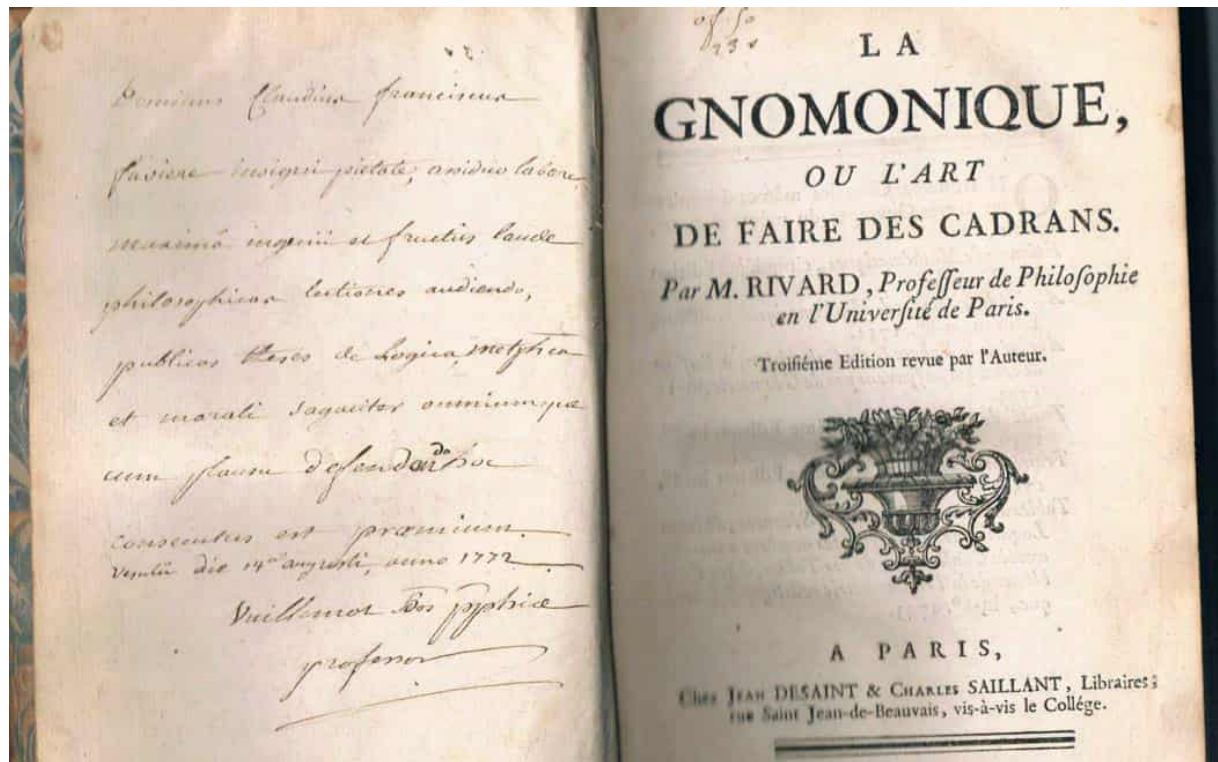
de source contemporaine que des cadrans ont été réalisés non par Zerbola mais sur le modèle de Zerbola, par le recours donc à des schémas qui se sont transmis entre cadraniers ultérieurs.



[Fig. 21. Cadran attribué à Zerbola, Sestrière, 1872. À comparer au cadran de Maljasset, ci-dessus]



Un second document est fourni par deux pages volantes glissées dans un manuel de gnomonique découvert dans la bibliothèque de la maison André de Maljasset, celle-là même qui comporte l'un des cadrans attribués à Zerbola, daté de 1860. Le Zerbola des années 1840 n'avait certainement pas besoin de ce type de guide et, si c'était le cas, il ne l'aurait pas laissé derrière lui. [Fig.22 et 23]



Il est en conséquence assez probable que les cadrans attribués à Zerbola à partir des années 1860 n'émanent pas du Zerbola actif dans les années 30/45. Pour ceux qui sont vers 1870 signés ZGF, il pourrait s'agir d'un fils ou plutôt d'un neveu ou cousin<sup>14</sup>. Pour ceux qui, comme à Serenne ou à Maljasset ne sont pas signés, mais datés 1860, il s'agit à peu près certainement d'un ou de suiveurs qui réalisent des cadrans « à la manière de... », ce qui est une situation très banale que tous les historiens d'art connaissent bien.

Au-delà de la querelle d'école relative à ou aux auteur/s des cadrans dits « Zarbula » ne motivant guère en définitive que les spécialistes, ce qui en revanche est très intéressant est le type de modèle stéréotypé qui se multiplie : la mise en page, confirmée par l'équerre et le compas, évoque sans grand doute possible la symbolique de la franc-maçonnerie et plus précisément le tablier du maçon [Fig.24] : une hypothèse forte est que les maisons dotées de ces types de cadrans étaient à cette date, dans le briançonnais, autour de Sestrière [Fig. 21], à Guillestre, comme en Haute Ubaye, des maisons appartenant à des frères maçons, usant d'un signe de reconnaissance discret, peu susceptible d'être décrypté par le profane, mais très facilement lisible pour l'initié. La maçonnerie s'est en effet très tôt (milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle) implantée dans la vallée de Briançon, d'Embrun à Briançon, mais aussi en Ubaye. Les loges sont bien identifiées, y compris à Saint-Paul sur Ubaye, et leur résurgence active dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle après une « mise en sommeil » liée à la Révolution, est particulièrement nette sous le Second Empire. Un important travail de recherche est actuellement en cours sur cette question du rôle des cadrans solaires dans la symbolique et l'usage maçonnique en collaboration avec le GOF (Grand Orient de France).

Cet exemple a en outre l'intérêt de montrer que la fonctionnalité première du cadran solaire a pu être parfois détournée en partie au profit d'une intentionnalité à caractère symbolique.

---

<sup>14</sup> Giovanni Zerbola a eu un fils, Zéphirin Jean André Zerbolla (2 l dans les actes le concernant), né en 1845, marié à Lagrand en 1877 et déclaré comme cultivateur. AD05/Lagrand/NMD 1877/vue 22/26. Zéphirin Jean donne Zéphirin Giovanni, ZG, en italien. Mais pour que Zéphirin Zerbolla ait acquis la maîtrise de la réalisation de cadrans solaires réalisés dans les années 70, il faut qu'il y ait eu un intermédiaire lui transmettant le savoir-faire car à la mort de son père, il avait 3 ans.



[Fig. 24. Tablier de maçon XIX<sup>e</sup> siècle]

Ceci étant dit, si le premier Zerbola, actif jusqu'en 1845, était peut-être lui-même frère maçon, ce que rien ne prouve mais que rien ne contredit non plus, il n'a jamais utilisé du cadran comme les suiveurs des années 1860 et au-delà le feront, exhibant délibérément une symbolique quasi explicite.

### **Disparition des cadrans solaires en Ubaye.**

Les cadrans solaires ubayens, réalisés à fresque avec des pigments naturels, étaient soumis à la dégradation des intempéries et surtout des UV. Il suffit de constater l'affadissement actuel du cadran de l'église de Maurin, qui a pourtant été restauré en 1991, pour se convaincre de leur fragilité. Certains cadrans portent encore l'indication datée de leur restauration ancienne qui confirme la nécessité de les remonter en couleur tous les 35 ans à peu près, surtout lorsqu'ils étaient orientés plein sud et éclairés un grand nombre d'heures en été : la préservation des couleurs et inscriptions du cadran Chaurand de Tournoux (cf. figure ci-dessus), qui n'a pas été restauré mais qui n'est pratiquement plus frappé par le soleil depuis un siècle et demi en fournit une confirmation inversée.



Les propriétaires de cadrans ont assumé longtemps cette contrainte, quitte à les modifier partiellement à l'occasion d'une réfection. Mais à partir des années 1880 on constate que la création de cadrans nouveaux disparaît tandis que les cadrans anciens ne sont plus entretenus ou sont tout simplement détruits, à l'occasion souvent d'une « modernisation » de l'apparence de la demeure.

Le cadran était en effet perçu en Ubaye, eu égard à son usage traditionnel évoqué plus haut, comme un signe distinctif du milieu rural agricole, un signe distinctif de réputés « pauvres gens ». Dans la vallée, sauf pour ce qui concerne les églises et presbytères (le clocher ancien de Barcelonnette possédait son cadran, l'église de Jausiers en affiche toujours deux), les demeures « bourgeoises » urbaines n'en possédaient plus dès le XIX<sup>e</sup> siècle. La vague de réfection de nombreuses maisons rurales consécutive à l'émigration « mexicaine » et à la nouvelle richesse acquise par les familles d'émigrants soucieuses de manifester leur récente aisance et leur nouveau statut bourgeois, n'a évidemment pas été favorable à la préservation des cadrans...

Par ailleurs, le cadran solaire entrainait en contradiction avec la nouvelle réalité économique, technique et sociale :

Le cadran solaire donne en effet l'heure solaire locale, par définition. Et cette heure solaire locale n'est pas la même à Barcelonnette, à Toulouse, à Brest ou à Paris. Or, l'industrialisation du pays au XIX<sup>e</sup> siècle et en particulier la création d'un réseau national de chemins de fer va obliger à décréter une heure moyenne de référence qui permettra à tout usager en recourant à la même heure d'un bout à l'autre du territoire d'être sûr ... de ne pas rater son train. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, deux heures continuent d'être utilisées : l'heure locale et l'heure dite du temps moyen de Paris. Mais par une loi du 14 mars 1891, une heure « légale » est imposée sur tout le territoire, qui est celle du temps moyen de Paris. Enfin le 14 mars 1911, la France se rattache à la mesure du temps GMT (méridien de Greenwich).

L'heure du cadran solaire est actuellement décalée en Ubaye à peu près d'1h20 sur l'heure légale en été et on constate avec amusement que la plupart des touristes qui aujourd'hui les observent considèrent spontanément que les cadrans sont « faux » .

Si le cadran solaire peut néanmoins encore gérer les travaux et les jours au plan local dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, rapidement il va devenir obsolète du fait de cette régulation nationale de l'heure mais aussi de la concurrence de nouveaux moyens techniques devenus financièrement accessibles: la montre de gousset, la pendule familiale et, surtout, en milieu rural, l'horloge de clocher.

Ces « pendules » mécaniques ne sont en effet pas soumises au soleil mais à un mécanisme qui leur permet de s'adapter à n'importe quel référent horaire. Les villages d'Ubaye comme d'innombrables villages français vont se mettre rapidement à l'heure « légale ». On assiste à partir de 1870 du bas en haut de la vallée à une débauche de percements de clochers, de voûtes, de façades, pour y installer, au risque de l'écroulement parfois, les mécanismes et surtout les fameux cadrans d'horloge bien visibles par tous et souvent installés en conséquence sur les 4 côtés du clocher. Les archives des fabriques paroissiales d'Ubaye réservent quelques échanges fort vifs entre tel curé, craignant l'écroulement de son clocher déjà mal en point, et les édiles locaux...

C'est ainsi que peu à peu les antiques cadrans solaires ont été au mieux oubliés, au pire détruits, au fil d'une adaptation progressive à la modernité.

Mais ils ont été aussi ignorés par les responsables du patrimoine (MH, DRAC) et les communes : en effet ce patrimoine iconographique et anthropologique exceptionnel n'est pas protégé, il ne fait l'objet d'aucune inscription à l'inventaire des Monuments historiques, non plus qu'à l'inventaire supplémentaire, à l'exception de quelques rares cadrans qui ont la très grande chance de figurer sur un monument classé MH : ainsi par exemple des cadrans des églises de Maurin ou de Jausiers mais en revanche celui du clocher de Barcelonnette a disparu, comme celui de l'église de Tournoux et de quelques autres, au gré de décisions unilatérales de réfection de façades. Le nombre des destructions de cadrans privés pourtant encore en bon état que j'ai pu constater en 30 ans, et encore très récemment, est considérable, dans l'indifférence générale des pouvoirs publics locaux. Le destin de ceux qui subsistent ne dépend donc que de l'intérêt éclairé que leur porte leur propriétaire ou telle association<sup>15</sup>, et du financement qu'ils peuvent assurer pour leur restauration.<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> L'Association Temps Partagés, que j'ai créée avec Jean-François Gavoty, a restauré entièrement à ses frais les cadrans Charles du Mélézen, Maure de Miraval, celui de l'église du Mélézen, repris à la demande du supérieur de l'ordre le cadran du couvent des Trinitaires et participé à la création d'un cadran privé.

<sup>16</sup> Saluons ici le travail remarquable réalisé depuis des années par Michel Lalos. Son site est un incontournable pour tout amateur intéressé par le sujet : [www.michel.lalos.free.fr](http://www.michel.lalos.free.fr). Il est aussi indispensable de saluer l'équipe de scientifiques bénévoles qui anime la commission cadrans solaires de la société française d'astronomie : <https://saf.astronomie.fr>.